

Qu'est-ce que l'Europe du Nord?

Thomas Beaufls, Thomas Mohnike
Avant-propos

Thomas Mohnike
L'Europe du Nord?
Réflexions autour d'un concept

Gilbert Van der Louw
L'« Europe du Nord » ?

Maurice Carrez
À chaque époque son Nord.
L'évolution de la géographie mentale des Européens
de l'Ouest concernant la partie septentrionale
du continent depuis le début du XIX^e siècle

Andreas Nijenhuis-Bescher
De terra incognita à épicerie de l'Europe.
L'« invention » du Nord et la découverte
des Provinces-Unies au début du XVII^e siècle

Alessandra Orlandini Carcreff
Voyages au bout du monde entre le XV^e et le XIX^e siècle.
« Et pourquoi n'allons-nous pas, nous aussi,
en Laponie ? »

Patrick Duval
Entre Nord et Sud, Germains et Latins,
les dilemmes identitaires de l'humanisme érasmien

Roberto Dagnino
Le Sud du Nord?
La Flandre et l'imaginaire nordique dans
l'œuvre d'Albrecht Rodenbach (1856-1880)

Claire McKeown
"Scandinavism" and the Victorians:
Exoticism or Self-identification?

Anne-Estelle Leguy
Quelle(s) identité(s) pour les peintres du Nord?

Laurence Rogation
Images et imaginaire:
La Scandinavie et les Scandinaves
dans la presse française à l'aube du XX^e siècle

Julien Gueslin
Redécouvrir et réimaginer les franges orientales
de l'Europe du Nord. L'exemple du voyage
du roi de Suède en Lettonie en 1929

Harri Veivo
Géographies du modernisme d'avant-garde suédois.
Ordkonst och bildkonst de Pär Lagerkvist et
« Finländsk robinsonad » d'Hagar Olsson

Thomas Beaufls
Affiches et voyages touristiques
en Europe du Nord

Savants mélanges

W. H. Rassers
À propos de quelques masques de Bornéo

Littérature des pays du Nord

Anna Franklin
Le poète et son traducteur.
Jacques Outin rencontre Tomas et Monica Tranströmer

Margriet de Moor
Deuxième fois

Thomas Verbogt
Histoires courtes



Qu'est-ce que l'Europe du Nord ?



Départements d'études néerlandaises et scandinaves – Université de Strasbourg



PRESSES UNIVERSITAIRES DE STRASBOURG

N° 10

DESHiMa

REVUE D'HISTOIRE GLOBALE DES PAYS DU NORD

DESHiMa, fondée par Thomas Beaufls, est une revue thématique annuelle publiant des études consacrées à l'histoire globale des pays du Nord. Le Nord étant considéré dans son sens le plus large, incluant essentiellement les pays ayant une ouverture maritime vers la mer de la Baltique, la mer du Nord, la mer du Groenland et la mer de Barents. Suite aux processus de colonisation et à la dynamique des voyages et explorations, la géographie culturelle du Nord dessine une carte qui s'étend à une échelle européenne et même mondiale – Afrique du Sud, Surinam, Indonésie, Antilles néerlandaises, Congo, Japon, Amérique du Nord...

Responsables éditoriaux

Thomas Beaufls et Thomas Mohnike

Coordination du dossier thématique

Thomas Beaufls et Thomas Mohnike

Comité de lecture

Thomas Beaufls, Université de Lille 3, France
Sylvain Briens, Université Paris-Sorbonne, France
Daniel Cunin, traducteur littéraire
Patrick Duval, Université Paul Verlaine – Metz, France
Frédérique Harry, Université Paris-Sorbonne, France
Claudia Huisman, Université de Strasbourg, France
Thomas Mohnike, Université de Strasbourg, France
Andreas Nijenhuis, Université de Savoie, France
Odile Parsis, Université de Lille 3, France
Pierre-Brice Stahl, Université Paris-Sorbonne, France
Madeleine van Strien-Chardonneau, Université de Leyde, Pays-Bas

Comité scientifique

Maurice Carrez, Université de Strasbourg, France
Guillaume Ducœur, Université de Strasbourg, France
Janet Duke, Université de Fribourg-en-Brisgau, Allemagne
Torben Jelsbak, Université de Copenhague, Danemark
Marjan Krafft-Groot, Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, France
Spiros Macris, Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, France
Karin Ridell, Université de Strasbourg, France
Paul Smith, Université de Leyde, Pays-Bas

Montage et illustration de la couverture : Sandra Stortz Miller, imprimerie DALI – Unistra

Maquette et mise en page : Ersie Leria

ISSN : 1957-5173

ISBN : 978-2-86820-948-1

Deshima était une petite île artificielle dans la baie de Nagasaki au Japon. La Compagnie des Indes Orientales (voc) a eu l'autorisation de s'y installer dès 1641 pour y faire du commerce avec les Japonais. La voc engageait à bord de ses navires non seulement des Néerlandais mais aussi des marins et des explorateurs de toute l'Europe du Nord. Le nom de cette revue a été choisi afin de présenter la diversité et l'originalité de l'histoire globale des pays du Nord.

DESHiMa 2007

Boire et manger aux Pays-Bas.
De la sacro-sainte pomme de terre
à la purée de piment

DESHiMa 2008

La Hollande, un radeau submergé
par les vagues. Mers, fleuves
et canaux aux Pays-Bas

DESHiMa 2009

Histoires de rendez-vous manqués.
J.P.B. de Josselin de Jong
et l'anthropologie structurale
L'Europe du Nord et l'Extrême-Orient
au temps de la VOC

DESHiMa 2010

Louis Couperus et la France.
Arts & Lettres du Nord

DESHiMa 2011

Regards sur l'histoire africaine
des pays nord-européens.
Enquête sur l'imaginaire africain
dans les pays du Nord, à travers
l'histoire, les arts et les littératures
néerlandophones et nordiques

DESHiMa 2012

Des modèles nordiques ?
L'urbanisme durable
La littérature de jeunesse

DESHiMa 2013

Protestantisme en Europe du Nord
aux ^{xx}e et ^{xxi}e siècles

DESHiMa 2014

Les relations franco-néerlandaises

DESHiMa 2015

Correspondance savante
entre la France et les Pays-Bas

DESHiMa HS 01 / 2009

Capitales culturelles et Europe
du Nord / Kulturhauptstädte
Nordeuropas

DESHiMa HS 02 / 2012

Strindberg et la ville
/ The cities of Strindberg

DESHiMa HS 03 / 2013

Le Nord à la lumière du Sud.
Mélanges offerts
à Jean-François Battail



N'hésitez pas à nous faire part de vos remarques, critiques et suggestions. Pour soumettre un article, merci de contacter la rédaction.

Correspondance rédactionnelle

Thomas Mohnike
Université de Strasbourg
Département d'Études Scandinaves
22 rue René Descartes
BP 80010 – FR-67084 Strasbourg Cedex
tmohnike@unistra.fr
pus.unistra.fr/revues/deshima

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg
5 allée du général Rouvillois – CS 50008
FR-67083 Strasbourg Cedex
Tél. : 03 68 85 62 65
info.pus@unistra.fr
site web : pus.unistra.fr

Ventes au numéro

En librairie ou en commande en ligne
sur le site des Presses universitaires
de Strasbourg : pus.unistra.fr

Abonnements

FMSH Diffusion/CID
18 rue Robert-Schuman
CS 90003
FR-94227 Charenton-le-Pont Cedex
Tél. : 01 53 48 56 30
Fax : 01 53 48 20 95
cid@msh-paris.fr

10 – 2016

DESHIMA

REVUE D'HISTOIRE GLOBALE DES PAYS DU NORD

Qu'est-ce que l'Europe du Nord ?

Départements d'études néerlandaises et scandinaves
Université de Strasbourg



PRESSES UNIVERSITAIRES DE STRASBOURG

Qu'est-ce que l'Europe du Nord ?

Qu'est-ce que l'Europe du Nord ?

Thomas Beaufiles, Thomas Mohnike	
<i>Avant-propos</i>	7
Thomas Mohnike	
<i>L'Europe du Nord ? Réflexions autour d'un concept</i>	9
Gilbert Van de Louw	
<i>L'« Europe du Nord » ?</i>	27
Maurice Carrez	
<i>À chaque époque son Nord.</i> <i>L'évolution de la géographie mentale des Européens de l'Ouest</i> <i>concernant la partie septentrionale du continent depuis le début du XIX^e siècle</i>	39
Andreas Nijenhuis-Bescher	
<i>De terra incognita à épiscentre de l'Europe. L'« invention » du Nord</i> <i>et la découverte des Provinces-Unies au début du XVII^e siècle</i>	55
Alessandra Orlandini Carcreff	
<i>Voyages au bout du monde entre le XV^e et le XIX^e siècle.</i> <i>Et pourquoi n'allons-nous pas, nous aussi, en Laponie ?</i>	79
Patrick Duval	
<i>Entre Nord et Sud, Germains et Latins,</i> <i>les dilemmes identitaires de l'humanisme érasmien</i>	99
Roberto Dagnino	
<i>Le Sud du Nord ? La Flandre et l'imaginaire nordique</i> <i>dans l'œuvre d'Albrecht Rodenbach (1856-1880)</i>	117
Claire McKeown	
<i>"Scandinaviana" and the Victorians: Exoticism or Self-identification?</i>	137
Anne-Estelle Leguy	
<i>Quelle(s) identité(s) pour les peintres du Nord ?</i>	151
Laurence Rogations	
<i>Images et imaginaire : La Scandinavie et les Scandinaves</i> <i>dans la presse française à l'aube du XX^e siècle</i>	165
Julien Gueslin	
<i>Redécouvrir et réimaginer les franges orientales de l'Europe du Nord.</i> <i>L'exemple du voyage du roi de Suède en Lettonie en 1929</i>	179
Harri Veivo	
<i>Géographies du modernisme d'avant-garde suédois. Ordkonst och bildkonst</i> <i>de Pär Lagerkvist et « Finländsk robinsonad » d'Hagar Olsson</i>	195
Thomas Beaufiles	
<i>L'Europe du Nord dans les affiches touristiques</i>	211
Savants mélanges	
W. H. Rassers	
<i>À propos de quelques masques de Bornéo</i>	225

Littérature des pays du Nord

Anna Franklin	
<i>Le poète et son traducteur.</i>	
<i>Jacques Outin rencontre Tomas et Monica Tranströmer</i>	265
Margriet de Moor	
<i>Deuxième fois</i>	287
Thomas Verbogt	
<i>Histoires courtes</i>	299
Abstracts	309
Auteurs	315

L'« Europe du Nord » ?

Gilbert Van de Louw

L'Europe du Nord est comme un serpent de mer, tout aussi fugace dans ce qu'il est par rapport au poids qu'il a pris dans l'imaginaire qu'irréal dans ce qu'il représente. Il nous confronte à un imaginaire collectif dont les racines se perdent dans l'évolution du temps. Ne peut-on pas en dire autant de cette belle expression qu'est « l'Europe du Nord » ? Et les deux ne sont-ils pas liés par-delà les réalités géographiques, historiques et culturelles ? Ils nous confrontent avec l'univers des subjectivités nationales, bien antérieures au XIX^e siècle qui a donné aux pays leur contour géographique et juridique. Le Nord, où se situe-t-il, notamment pour ceux qui se reconnaissent dans un Sud tout aussi imaginaire ? Dans ce questionnement, de quoi La Hollande fait-elle partie ? Et les Flandres ou encore la Flandre ? Ces « pays de par deçà », comme disent les contemporains de Montaigne sont-ils rejetés par les uns et les autres, par les gens du Sud comme par ceux du Nord ?

Ces questions ouvrent sur plusieurs strates de lecture, au fur et à mesure que nous nous approchons des temps présents, avec des interactions dans les notions de culture, d'espace géographique et de connaissances intellectuelles, philosophiques ou religieuses. Elles ont ceci au moins en commun avec le serpent de mer qu'elles nous relient à la culture – par la dimension « nationale » et mythique – mais une culture dont le poids s'amenuise ces derniers temps au point de s'effacer devant les questions économiques, de plus en plus prépondérantes, même dans

QU'EST-CE QUE L'EUROPE DU NORD ?

l'ordre culturel. Dans cette évolution, la question de l'Europe du Nord est d'autant plus pertinente qu'elle relève de ces expressions dont les contours géographiques et culturels sont de plus en plus flous. Une expression d'autant plus aléatoire que l'Europe en formation la façonne malheureusement à sa manière et sans aucune référence à l'histoire et au devenir.

Cette Europe du Nord s'identifie facilement avec la Scandinavie, mais en dira-t-on autant d'une identification avec le Nord de l'Europe ? La Finlande est encore trop « récente » pour avoir imposé son image aux autres, en dehors de la téléphonie, l'Islande, malgré ses ressources mythologiques et littéraires de premier ordre, est surtout une immense plaine de geysers, de paysages à vous couper le souffle où de redoutables nuages chargées de cendres dérangent le trafic aérien. La cohérence culturelle de cet ailleurs fonctionne à plein, pourtant, à partir du moment où, justement, il s'agit d'un ailleurs. Cette notion de l'ailleurs cède de plus en plus devant la pression de ce qui est soi-disant « multiculturel » et anglo-saxon. Le Danemark, la Suède, la Finlande et la Norvège sont concernés au premier chef, mais de quel point de vue¹ ? La politique et l'économie ne les mettant pas au même plan, ces pays ont décidé de créer des superstructures dans lesquelles ils mettent en place des stratégies communes pour mieux se défendre et se faire connaître des autres. Les Pays-Bas et la Belgique en ont fait autant, à travers notamment les rapprochements sur la base de la langue néerlandaise, alors que ces pays avaient déjà des collaborations à travers le Benelux qui ne s'occupe pas d'affaires culturelles.

Je suis d'une génération qui, après la guerre, a porté les espoirs de paix à travers un accès au savoir. Je venais d'un monde « hollandais » que l'on ne considérerait pas comme « multiculturel », en dépit de la présence de la culture frisonne à l'intérieur des références hollandaises. Ce simple rappel pour souligner la condescendance dans laquelle nous entraîne l'adjectif « multiculturel », mouture héritée d'un monde américain transplanté dans notre univers intellectuel et quotidien sans aucun égard, justement, pour ce qui nous distingue des autres et que l'on pourrait considérer comme faisant partie de la culture européenne.

¹ Voir le beau travail en la matière *Mers du Nord et Baltique: L'héritage de l'Europe du Nord*, de Régis Boyer, Pierre Jeannin et Maurice Gravier, Paris, Arts et métiers graphiques, 1981, 254 p.

« Culture » en anglais et « culture » en français n'ont pas le même sens selon la langue dont les mots sont issus. Et si je continue ce début autobiographique, c'est pour dire que je fais partie d'une génération pour qui cet adjectif « hollandais » a un sens culturel et collectif par-delà la géographie. Depuis, comme un seul homme, tous répètent qu'« il faut dire néerlandais » parce que « hollandais » renverrait à une province. Et cet argument est répété à l'envi, servi même aux Français pour qui « hollandais » renvoie à la peinture – comme flamand d'ailleurs – sans nécessairement enserrer cette notion dans un carcan géographique ou politique. Ils pourraient, à juste titre, faire valoir que la reine Wilhelmine parlait encore d'abondance de « Holland » et ce ne fut pas très – ou trop – loin dans le temps. Mais justement, ce petit rappel d'une histoire personnelle dont je m'excuse sert à rappeler l'importance d'une vision historique, sans laquelle les références géographiques relèvent du travail du GPS.

Dans cette vision historique, flamand et hollandais se confondent souvent, parce que les frontières, justement, ne sont pas géographiques, mais culturelles. Dans ce sens, scandinave peut être une réussite parce qu'il renvoie à une région géographique à l'intérieur de laquelle les différences sont reconnues mais considérées moins importantes que ce qui constitue leur socle commun. Par opposition, « néerlandais » bute toujours sur les différences culturelles prééminentes entre flamand et hollandais, que le recours à néerlandais n'estompe pas. « Français » et « wallon » se distinguent et se complètent, « hollandais » et « flamand » aussi. Mais quel est le socle culturel de « néerlandais », tantôt utilisé pour la langue de Hollande et des Flandres, tantôt comme adjectif qualificatif d'un seul pays ? Autre question : le critère de la langue a-t-il encore un sens au moment même où les pays concernés se tournent de plus en plus vers une autre langue, étrangère à leur histoire commune, qui s'impose de plus en plus dans le fonctionnement de l'Europe et amplifie pour beaucoup un ailleurs qui ne l'est pas tout à fait ?

Cherchons donc à creuser d'abord cette image de l'Europe du Nord et du serpent de mer, à la situer dans les nécessités du temps et de la conscience collective. Ce faisant, n'oublions pas que nous sommes dans l'ordre subjectif, là où les mots se chargent de sens, à l'exemple de « métèque », bien différent pour les Grecs du monde classique et les Français. L'évolution de ce mot nous en dit long sur le devenir des collectivités et du regard que nous jetons sur ceux qui ne sont pas

nécessairement de notre monde, autre expression ambiguë qui rétrécit, elle aussi, le sens premier du mot.

Wikipédia nous apprend que

les *serpents de mer* sont des monstres aquatiques mythiques proches des dragons européens, qui possèdent généralement des dimensions gigantesques, tels Jörmungand et l'Ouroboros dans les mythes et légendes. Ils sont mentionnés dans les témoignages d'équipages marins de plusieurs époques, qui concordent pour décrire des animaux marins inconnus de grande taille vivant dans les eaux glacées du nord de l'Europe. Le terme de serpent de mer peut toutefois désigner des créatures assez différentes les unes des autres. L'existence de la plupart de ces animaux n'a jamais été prouvée scientifiquement et relève du domaine de la cryptozoologie

mais le terme apparaît pour la première fois dans l'ouvrage d'Olaus Magnus (1490-1557).

Ce Nord de l'Europe, Olaus Magnus le connaît bien, c'est celui d'un écrivain et religieux suédois, ballotté par les vents de l'histoire et les troubles religieux. Ils lui imposent des choix qui l'amènent de Linköping à Rome, d'un monde catholique qui fut le sien vers la fuite d'un monde protestant qu'il perçoit comme destructeur de l'harmonie qu'il a construite entre lui-même et ses racines. Pour lui, ce ne sont pas les adjectifs nationaux qui font problème, mais les réalités du terrain, qui transforment radicalement son monde. Les idées nouvelles changent la théologie, mais aussi la réalité sociale. Magnus ne reconnaît ni ne se retrouve dans ce nouveau monde qu'il abandonne en conséquence. Dans ses pérégrinations à travers l'Europe des humanistes, il échoue, pourrait-on dire, à Rome où le pape lui accorde quelque soutien. Bon nombre de promesses lui sont faites, mais avec peu de résultat. Mais dans cette situation si particulière où il est étranger par sa naissance mais familier par la foi de ses pères, il renoue, intellectuellement, avec ses racines en rédigeant une *Histoire des Peuples du Nord* qui le fera connaître lui et son pays à ceux qui sont plutôt issus de la culture méditerranéenne. Et il le fait à travers un corpus qui utilise d'abondance, comme le font ses contemporains de l'Europe du Nord, les illustrations qui sont autant d'explications visuelles, des recours aux méthodes modernes de communication, comme nous les utilisons encore.

Voilà résumés concrètement les difficultés du sujet : l'intelligence et l'affect de l'individu qui transmet un savoir à travers ses expériences et ses choix philosophiques, un monde qui s'ouvre sur les autres et les

continents, des réalités géopolitiques qui nécessitent une information pour ceux qui en demandent – et qui sont nécessairement ailleurs. La matière devient un serpent de mer. Elle comporte sa part d'inconnu et de puissance indomptable, relève de ce qui ne vous est pas familier et acquiert une force mythologique – l'ouvrage d'Olaus Magnus compte vingt-deux volumes en latin. Le Nord de cette Europe-là est en l'occurrence un Nord extrême, celle d'une Europe qui existe dorénavant par la géographie et les belles lettres comme en témoigne l'*Iconologie* de Ripa, traduit dans les principales langues de l'Europe du temps. Une Europe des différences et des ailleurs.

Dans ce chamboulement des valeurs, c'est l'Europe du Nord qui sert d'illustration à l'idée de l'ailleurs, tout comme les Français découvriront le Portugal et Lisbonne à travers le récit que fait Voltaire du terrible incendie qui frappe la ville. Dans cet univers, les pays importent peu, moins en tout cas que les coutumes locales et les mœurs hérités des Anciens. L'information complète la notion de « nation », elle amplifie la diversité culturelle et sociale et se définit par la description du lien traditionnel entre apparence et vérité : on dit que quelqu'un vient du monde flamand parce qu'il a les apparences de sa contrée – et en porte en conséquence les traditions et coutumes. Mais cette information sur l'Europe du Nord se superpose pour les Français comme pour les Hollandais, au souvenir : émergent alors les Vikings dont les hauts faits d'armes ont laissé des traces de conquête jusqu'en Espagne et à Toulouse.

L'ailleurs de cette Europe du Nord s'identifie confusément, du moins pour les Français, à celui d'un monde marin : des valeurs différentes, un poids de l'histoire bien moindre que dans les plaines continentales, des villes qui ne se distinguent pas par les affrontements sociaux et une action collective qui laisse peu de place aux réflexes traditionnels de l'Européen d'alors. Un monde surtout décrit comme réfractaire au monde chrétien, alors qu'il est simplement hors du champ culturel de la catholicité. Étrange mélange entre les souvenirs confus des mondes latin et germanique, catholique et protestant.

Au XIX^e siècle, cette image confuse, pourtant bien décrite dans les sources d'Olaus Magnus, se complète. C'est une nouvelle période d'ouverture, de foisonnements intellectuels et culturels, un monde qui s'ouvre sur un univers qui est dorénavant citadin. Bien loin, le souvenir de Christine de Suède. Le monde des « happy few » s'élargit,

d'aristocratique il devient bourgeois. La vulgarisation entre dans le monde des idées et du savoir parce que l'on voyage davantage et que les interrogations touchent dorénavant le monde économique. La condition des ouvriers entre dans la danse avec la peinture, la sculpture et la philosophie. Londres devient un pôle d'attraction, Paris continue à rayonner et accueille les artistes du Nord. Ces mouvements ont un double fonctionnement: ils ouvrent le monde de la culture sur d'autres horizons et permettent l'affirmation de l'ailleurs – mais aussi de l'étrangeté – à travers le prisme culturel. Les traductions littéraires sont nombreuses alors et à travers elles les nations se découvrent. Ce mouvement a été important dès l'époque des Lumières qui découvrent Shakespeare en français – et tronqué. Cela explique l'intérêt pour la peinture hollandaise, pour la musique de Grieg ou Sibelius, le théâtre de Strindberg ou la peinture de Munch qui transmettent une certaine idée de l'homme à travers la diversité de l'art. Cette perception reste pour ainsi dire virtuelle, en tout cas abstraite, comme coupée des réalités du terrain. Dans la Hollande moderne d'alors, on constate un réel intérêt pour la Scandinavie ou la Norvège, comme dans *Noodlot* (1890) de Couperus² où les longues promenades dans la nature, la communion avec les fjords et l'absence de grandes villes sont comme un antidote à ce monde moderne qui emprisonne le citoyen dans sa destinée sans retour ni échappatoire possibles.

Cette Europe du Nord «fin de siècle» ajoute une strate, un sens nouveau voire révolutionnaire à ce qui était déjà connu. Elle a beaucoup contribué à ce que la renaissance intellectuelle et artistique des années 1880 fut européenne. Une Europe qui était une confédération des ailleurs. L'œuvre littéraire et artistique est européenne à un moment où, justement, les belles lettres se détachent des beaux-arts. Les divisions ne seront dorénavant plus uniquement philosophiques ou littéraires, elles s'étendent à des couches sociales différentes dans leur nouvelle définition de l'universalité: les mots «protestant» et «catholique» ne relèvent plus uniquement de la théologie, mais engagent des collectivités «nationales» et des milieux divers, bourgeois aussi bien qu'ouvriers. Dans ces nations cultivées, bon nombre d'Européens partagent une

² La traduction anglaise paraît dès 1891, bientôt suivie par des traductions dans le monde germanique et slave, polonais, tchèque entre autres. Rappelons aussi tout ce que l'ouvrage doit aux œuvres de Zola et d'Ibsen.

éducation commune, un savoir intellectuel et culturel, celui des langues anciennes et de leur intérêt formateur, celui de la tragédie d'Eschyle que les auteurs comme Henriette Roland Holst cherchent à moderniser, tout en gardant leur message universel: c'est Thomas Moore qui deviendra un héros littéraire. La permanence de la langue, dans ce contexte, est une référence directe au monde de l'Antiquité, car c'est par la langue – parfois revendiquée, comme en Flandre ou à Prague – que se définissent les appartenances « nationales ». Cette permanence de la langue est comme un ancrage dans le temps; les langues ont cohabité en permanence dans ce monde européen façonné par les nations et les appartenances: le tchèque cohabite avec l'allemand à Prague, le français avec le flamand dans le Brabant. L'étranger y est toujours présent, c'est celui qui ne parle pas la langue – permanence et héritage de la Grèce et de Rome transposé sur une grande échelle dans l'Europe, qu'elle soit du Nord ou d'ailleurs. Les nationaux de bon nombre de pays partagent ainsi – même étrangers les uns aux autres – des bribes d'une histoire ancienne commune dont ils n'ont pas nécessairement conscience. La notion d'étranger est comme graduée, allant du barbare qui est réellement étranger au métèque que l'on rencontre au quotidien, qui a des contacts avec la population sans être « un des nôtres ». L'étrangeté se définit surtout à partir d'une conscience d'appartenir au monde catholique ou protestant, pour l'Europe de l'Ouest, slave pour les pays de l'Est. Mais cette étrangeté prend racine dans la conscience de l'ailleurs qui a, ne l'oublions pas, généré la notion de tolérance.

Après les révolutions politiques en France et les chamboulements napoléoniens, la conscience se fait plus vive des spécificités, en harmonie avec l'esprit du temps, qui voit naître le poids des nations géographiquement et juridiquement définies, alors qu'elles l'étaient jusque-là par des aspects culturels, linguistiques et autrement collectifs. Ces évolutions se sont faites dans une Europe tiraillée par les conflits et les guerres, mais confédérée par une culture partagée: les formations intellectuelles se faisaient à partir d'une nette conscience des valeurs héritées de l'Antiquité et les disparités nationales se doublaient d'un acquis collectif dans lequel le français était présent comme une langue universelle. « Nation » et « universalisme » ne s'excluent point, du moins en France, comme le montrent les exemples de Gabriel Séailles, d'un côté, et de Romain Roland ou Julien Benda de l'autre: ils appartiennent au même monde intellectuel, mais leur analyse rationnelle, notamment

devant la menace de la guerre, les amène à des positions philosophiques opposées : la Nation est centrale pour Gabriel Séailles (1852-1922) et Ferdinand Buisson (1841-1932), ce qui les a amenés à fonder l'Union pour l'action morale, précurseur de la Ligue des Droits de l'Homme, message universaliste à partir d'une pensée nationale. Pour Julien Benda réputé pour sa *Trahison des clercs*, édité en 1932 et réédité dès 1946, « l'esprit européen » hérité des humanistes de la Renaissance est le point de départ – comme il aurait pu l'être pour l'historien hollandais Johan Huizinga, auteur du *Déclin du Moyen Âge*³. Il dénonce le parti pris du réalisme au détriment des « valeurs cléricales » que sont la recherche du beau, du vrai et du juste. N'oublions pas, dans ce contexte fort mouvementé, le rôle de Romain Rolland dans la défense d'une certaine idée de la Nation et du pacifisme dans une Europe « d'une rive à l'autre » pour reprendre le titre des échanges entre Romain Rolland et Hermann Hesse⁴. On retrouve dans ce mouvement des figures hollandaises, issus d'un monde protestant, comme celle d'Henriette Roland Holst qui cherche à sortir la religion de son carcan théologique pour lui faire retrouver l'universalisme de l'idée au service des démunis, fidèle à son passé de fille de pasteur et à son engagement intellectuel protestant. Elle rejoint, dans ce sens d'ailleurs, un autre fils de pasteur du nom de Vincent van Gogh.

La construction de l'Europe de l'après-guerre aurait dû se faire à partir des ravages causés par la guerre, mais aussi des prises de position des intellectuels des années 1920-1950. Elle aurait dû tracer la voie pour aller de l'utopie à la réalité partagée en s'aidant des valeurs européennes, comme la tolérance. Elle aurait pu retrouver cet « esprit européen » dont Érasme, Christine de Suède ou Voltaire apparaissent comme les représentants, à côté du Prince de Ligne et tant d'autres. Les rencontres internationales de Genève⁵ se sont penchées, avec des intellectuels de

³ Haarlem, 1919, traduit pour la première fois en français en 1932. Nous reprenons le titre un peu malheureux, corrigé dans les éditions suivantes par *l'Automne du Moyen Âge*, Paris, éditions Payot, 2002, 496 p. Rappelons aussi son *Homo ludens* (1938), une passionnante étude sur le jeu dans la culture européenne.

⁴ *Correspondance entre Romain Rolland et Hermann Hesse*, Paris, Albin Michel, 1972

⁵ Rencontres internationales de Genève tome I (1946) *L'esprit européen*, textes des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres internationales de Genève, éditions de la Baconnière, Neuchâtel, 1947, 364 p. Les références renvoient à l'édition électronique.

l'époque, tels Julien Benda, Francesco Flora, Jean-R. de Salis ou encore Jean Guéhenno, Denis de Rougemont ou Karl Jaspers, sur ce que devrait être cette reconstruction, si elle voulait perpétuer cet « esprit européen » sans devenir une « nation » et prendre le chemin de la puissance entre l'Amérique et la Russie. Elle aurait dû s'inspirer de ce que l'Europe culturelle avait été dans le passé, avec ses avatars et ses racines dont le monde occidental et bien au-delà s'était nourri et continuer, malgré les tragédies du ^{xx}^e siècle, à jouer le double rôle qui fut le sien dans l'histoire de l'humanité : elle a apporté un principe d'ordre à la fois qu'un levain qui a fait fermenter les esprits et les masses », comme le rappelle l'historien Jean-R. de Salis⁶, par-delà le « limes » de l'Empire romain qui était déjà une réalité européenne⁷ ou les références religieuses et leurs déchirements, elle a su créer un principe de liberté dans lequel l'homme peut se réaliser⁸.

La notion de l'ailleurs, au centre de ce processus comme le montre le modèle de rapprochement franco-allemand, a été remodelée par des phénomènes concomitants : la construction européenne s'est faite au moment de la mondialisation et a produit un monde dans lequel on retrouve les traces de l'épouvante que produit le serpent de mer : conçue dans le but de consolider la paix, cette construction européenne a fini par tourner le dos à l'héritage culturel pour privilégier une construction collective fondée sur les besoins économiques et les égoïsmes des nations, au détriment des besoins et nécessités culturelles, au premier plan desquels se trouve le citoyen. Au risque de voir revenir au galop les problèmes culturels, comme le montre, à propos des migrants, la reconstitution du Groupe de Visegrad⁹.

Dans l'après-guerre, à travers des étapes successives, se dessine une construction européenne qui est un marché commun, plutôt qu'une Europe, et des positions de concurrence qui ont privilégié, elles, l'émergence et la réaffirmation des réflexes nationaux plutôt qu'europeens. Et

⁶ *Op cit*, p. 115.

⁷ *Op. cit.* p. 96.

⁸ Intervention de M. Merleau-Ponty, *op. cit.* p. 87.

⁹ Rappelons que Visegrad est un chef-lieu hongrois fondé par Saint Étienne et que déjà en 1335 les rois de Pologne, de Bohême et de Hongrie y ont signé une alliance ; à la suite de la chute du régime soviétique, les chefs d'État tchécoslovaque, polonais et hongrois y signent, comme un prolongement de l'histoire, une alliance économique en 1991 pour marquer leur effort d'intégration avant leur entrée dans l'Union européenne.

alors que la construction d'un empire, traditionnellement, avait été faite à partir d'une appartenance manifestée par la langue et une organisation communes, l'Europe s'est faite finalement à partir d'une notion d'avoir plutôt que d'être, laissant non résolue la question culturelle et faisant de l'adhésion une affaire politique et économique. Ces évolutions sont manifestes dans l'évolution de la Hollande : traditionnellement tournée vers le monde germanique, avec des liens très forts avec le monde francophone, elle devient anglophile et construit remarquablement son fonctionnement à l'international, se rêvant comme une porte d'entrée sur le continent, un « hub », dans la mesure du possible, entre le monde anglophone et une Europe continentale. Elle a fait partie des membres fondateurs de l'Europe, a largement défendu la construction européenne, sans jamais ni utiliser son droit de veto, ni chercher à approfondir cette construction par le biais de la culture, préoccupée surtout de son intérêt de « petite » nation face aux grandes, ce qui est déjà en soi un aveu d'impuissance. Elle a fini par apparaître dans le gotha des pays facilitateurs, accueillante à tous les accommodements économiques.

Dans cette évolution, le Nord de l'Europe est concerné à plusieurs titres : non seulement par la participation plus ou moins importante des pays concernés à l'économie commune, mais aussi par la part qu'elle prend dans la mise en place des différents outils qui, à terme, feront que l'on pourra donner à l'Europe un sens. Dans la première perspective, force est de constater que « l'Europe du Nord » devient une appellation différente, elle apparaît de plus en plus comme un bloc économique dont la Hollande fait partie avec l'Allemagne, face à une Europe du Sud. La Grèce y est à la traîne et joue le trouble-fête ; elle se fait forte de son sens de la démocratie qui apparaît comme un héritage étrange de l'Antiquité, quand on le compare à ce qu'ailleurs on a fait de la démocratie. Toutes les protestations et autres manifestations ne peuvent faire oublier que le niveau de vie y est autrement plus agréable qu'en Slovaquie, pourtant membre de l'Europe à part entière – et en principe engagée par la dette colossale que l'Europe a accumulée pour éviter la faillite de la Grèce.

Ainsi, après une première période où les « pères fondateurs » pouvaient s'entendre sur le plan économique parce que culturellement ils étaient proches, les élargissements successifs de cette Europe en ont fait un monstre symbolique, comme le serpent de mer ; les valeurs philosophiques qui la fondaient se trouvent grignotées par les

exceptions nombreuses et propres à chaque culture: quand on vante la liberté comme valeur européenne, que dire des femmes irlandaises qui ne peuvent avorter parce que, en dépit de récents aménagements à la marge, la loi nationale l'interdit? Le pays n'a-t-il donc rien appris de sa propre histoire et des «magdalena sisters» de funeste mémoire? Et que faire des nombreux pays qui cherchent à se préserver des migrants, en dépit de la tolérance et de l'humanisme, valeurs européennes par excellence? Le citoyen des pays membres aura du mal à s'y retrouver: on lui a vanté les avantages de l'espace Schengen dont il voit tous les jours les inconvénients; on lui a présenté un bloc économique et marchand de premier ordre, alors que dans son quotidien il voit de plus en plus de restrictions et de coupes. Cela n'aurait pas d'importance s'il avait la conscience des sacrifices nécessaires, comme ce fut le cas de la période de guerre, mais il voit l'Europe naviguer à vue, sans boussole, apparemment.

Il ne s'agit pas de nier ce que l'Europe a déjà construit et notamment sur le plan juridique par l'abolition de frontières de toutes sortes, mais cela relève davantage, pour l'instant, de l'incantation dans un concert économique et mondial des nations. La recrudescence un peu partout des populismes doit être comprise aussi comme un moyen pour signifier que le citoyen ne comprend pas l'avenir qu'on lui dessine. L'Autriche a eu un chancelier au passé douteux et montre actuellement que la peur des migrants y est un sujet de préoccupation en dépit d'un accueil remarquable qui leur est réservé. Comment expliquer cette peur, alors que Vienne a été pendant des siècles le centre d'un empire aux multiples visages avec des peuples divers? La peur des populismes peut trouver dans les valeurs du passé les antidotes nécessaires.

Le pessimisme qui gagne les Européens s'explique pour une large part par l'incompréhension qui s'enracine dans les interrogations sur l'avenir des citoyens. Si l'on veut que l'ailleurs de nos différents pays devienne une réalité tangible, il importe d'abord de retrouver des éclaircisseurs fiables. Gabriel Séailles aussi bien que Julien Benda appartenaient au monde des intellectuels, pas au monde de l'argent, ni du commerce. Huizinga est resté à l'université de Leyde jusqu'à ce que l'envahisseur ferme l'institution. Et en dépit de leurs positionnements intellectuels divergents, ils partageaient l'idée d'un monde où la rectitude morale avait un sens aigu, où les idées se partageaient et touchaient le

citoyen. Cela n'a pas empêché la guerre, mais le citoyen d'aujourd'hui constate que la corruption en Europe est gérée par les nations et leur laisser-faire auquel l'Europe ne porte pas remède ; il grandit au milieu d'une « optimisation fiscale » *horribile dictu*, avec des paradis fiscaux et des « entreprises-boîtes aux lettres » à l'intérieur de l'espace européen. Cet espace se construit sur des valeurs monétaires, des questions de puissance et de pouvoir économique, de stratégie et de succès. Cela ne contribue pas à la paix, ni ne construit une morale citoyenne. Et cela d'autant moins qu'on ne tient même pas compte de l'avis du citoyen pourtant sollicité par référendum. Ce fut le cas pour les Hollandais et les Français, consultés sur des questions essentielles pour l'avenir de l'Europe.

L'Europe du Nord reste heureusement une réalité culturelle, un ailleurs qui a du sens, même si, parfois, on s'étonne des particularismes danois ou du jusqu'au-boutisme finlandais. Ces pays, Norvège comprise, ont fait honneur à leur signature dans la crise des migrants et réfugiés. On peut regretter néanmoins que cette zone culturelle ne soit pas davantage intégrée dans la conscience collective européenne, toujours en butte à la crise décrite par Paul Hazard¹⁰. Elle se voile de ce fait d'une étrangeté qui justifie l'image du serpent de mer dans une construction européenne qui part à la dérive parce que, justement, elle n'arrive pas à gérer les différences culturelles, parce qu'elle privilégie le monde de l'argent au détriment des leçons du passé. Parmi ces multiples leçons, retenons celle d'un libéralisme très vivant, bien avant son heure de gloire en Angleterre, celui des pays protestants, qui ont toujours prôné une richesse partagée, un libéralisme éthique, fondé sur l'image biblique du riche et du chas de l'aiguille¹¹. Dans le contexte de la construction européenne, le citoyen reste, pour l'instant, tributaire de la nation vidée de sa force vive et humaniste : elle lui sert encore de coupe-vent, mais l'empêche dorénavant d'aller au large.

¹⁰ Hazard, Paul, *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Paris, Boivin 1935.

¹¹ *Évangile* de Matthieu, XIX, 24.